

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - 01 45 51 34 14

## Libre propos

C'est individuellement qu'il y a près de 55 ans nous avons fait le choix de résister. Jeunes filles, jeunes femmes, femmes déjà plus engagées dans la vie, il nous a semblé nécessaire d'intervenir dans la lutte pour libérer notre patrie, nécessaire de combattre le nazisme, nécessaire de défendre les droits de l'homme. A l'heure actuelle, nous assistons impuissantes à des dérèglements tragiques, à des assassinats en série, contre lesquels les instances internationales et, à travers elles, les politiques d'Etat, sont inefficaces, voire bafouées.

Plus que d'autres peut-être, en raison de notre passé et de notre âge, souffrons-nous de ces crimes certes abondamment dénoncés, mais qui se perpétuent si loin et si près de nous. Maintenant, notre impuissance nous contraint à la modestie, car comment agir contre les massacres, les transferts de population, comment agir pour la défense des droits de l'homme ? Il me semble parfois presque dérisoire d'escompter que « témoigner de notre passé », que répéter « plus jamais ça » soit le seul moyen d'action véritable à notre portée.

Je ne peux pas taire pour ma part ce sentiment d'impuissance qui m'envahit à la lecture des journaux, à la vision des reportages de la télévision qui me font spectatrice immobile, sinon passive. Comme je regrette d'ouvrir cette rentrée automnale si sombrement ce qui n'empêche pas de continuer quand même de faire le peu que nous faisons.

Denise Vernay

## Des Stèles, des Monuments...

*Si le thème du Concours national de la Résistance et de la Déportation 1998-1999 n'a pas déclenché une participation aussi conséquente que les années précédentes, la plupart des membres de jurys départementaux qui nous ont joint, nous ont fait part d'un constat de qualité meilleure, tant pour les devoirs sur table que pour les dossiers. Professeurs et élèves ont eu matière à réflexion...*

Des noms, des noms... encore des noms... rien que des noms. Je ne les ai pas connus et ils ne me connaîtront jamais. Ils appartiennent à une époque où l'intolérance avait sournoisement pris l'apparence humaine, l'apparence d'un homme dont on crache le nom. Ai-je vraiment besoin de le citer ? Les paroles que l'on tait sont celles que l'on connaît le mieux. Des noms... des vies. Des vies, qu'on a sacrifié indifféremment. De quel droit ?

Je restais donc à lire tous ces noms qui ne me disaient rien. Parfois une consonnance me rappelait de la famille ou des amis. J'étais en vacances, insouciant comme on l'est dans ces moments-là. Mais à chaque fois que je rentrais chez moi, je passais devant une stèle, belle et imposante. Au début je ne m'y intéressais pas, mais au fur et à mesure, je ne pouvais plus l'ignorer. Elle était là, criante d'un passé lourd à porter. Assombrie, interpellée, je relisais l'inscription que je connaissais par cœur : « A nos enfants morts pour la France ». Et là, s'élevaient scandaleusement des lettres rouge-sang, qui me semblaient s'étaler encore et pénétrer la pierre tant la liste ne voulait pas finir...

Récemment, un de mes professeurs m'a donné à faire un travail sur la résistance, qui consistait en partie à faire une recherche sur les plaques de la ville. C'est à partir de ce moment que j'ai vraiment commencé à m'interroger.

Comment tant d'hommes, de femmes et même d'enfants ont-ils pu se sacrifier pour une idée ? Malgré leurs propres problèmes quotidiens, la peur qui en sourdine leur battait les tempes, la faim, mais comment ont-ils pu, avec tous les risques que cela comportait, se battre, contre un ennemi alors sadique et inhumain ? Car ils se sont battus, battus jusqu'à la mort, aiguillés par une idée obsessionnelle de liberté et d'égalité. Peut-être, parce que sinon ils n'auraient pas pu se regarder dans une glace et se seraient morfondus toute leur vie ? Il fallait faire un choix. Car à un certain moment, la neutralité ne suffit plus. Il faut se battre ! Se battre avec un « moi, j'veux pas mourir » qui vous court dans les veines, et vous fait puiser plus de courage et d'audace que ce que vous n'auriez soupçonné, une obsession de réussir qui dépasse tout. Pour vivre. Pour sortir du cauchemar nazi terrifiant où des milliers de cadavres pourrissaient dans les charniers,

où des enfants, avec une cruauté bestiale étaient brûlés vivants ou envoyés dans les chambres à gaz ! D'un temps où les morts circulaient dans des brouettes et où des corps s'entassaient dans les fours crématoires ! Fusillés, déportés, torturés... Où puisant du courage dans leurs derniers instants, des condamnés à mort pouvaient sourire devant leurs bourreaux. « Vous n'avez pas gagné ».

Et de ces hommes qui sont morts dans des conditions atroces et terribles, je lisais le nom avec indifférence ! Il s'appelait Paul ? ou Michel ? Quelle importance ! Est-ce que j'y faisais une différence, moi ? Est-ce qu'il est écrit comment cet homme est mort, torturé ou fusillé, ou les vies qu'il a sauvées ?

Alors je m'assieds et je regarde, essayant de percer ce bloc de granit, de plonger dans ces noms, et j'imagine... Oui, j'imagine. Arme dérisoire face à un homme qui a donné pour ses descendants l'humble cadeau de sa vie... Avait-il seulement l'impression d'être un héros ? Je ne crois pas. Mais pire encore, face à ce nom que j'essaie de faire revivre, je m'aperçois que des milliers sont dans son cas... oubliés...

Alors que serait-il, le souvenir de ces gens, sans une plaque ou une inscription ? « Souviens-toi, murmure-t-il aux passants. Souviens-toi de tes pères, de tes mères, d'une autre génération qui donna sa vie pour sauver la tienne ». Alors, l'homme qui passait devant, insouciant, plongé dans ses petits problèmes quotidiens, lève la tête. Et interpellé, il pense à ceux qu'il a connus, ou qu'il aurait pu connaître, immortalisés sur cette stèle qui se dresse, là devant lui. Impuissante.

Ces hommes ont péri ! Leur vie, leur seule chance leur a été volée ! Ils sont morts alors que les hommes n'étaient plus des hommes, mais des machines à tuer, diaboliques et sournoises, des monstres qui de l'homme, à présent, ne possédaient que l'apparence. Jamais ! Plus jamais, une telle chose ne doit se reproduire ! Une telle chose ne doit plus se reproduire... Et les plaques, discrètes, parfois oubliées ou négligées y veillent silencieusement. Nous ne devons pas oublier trop facilement ce qui nous gêne, nous dérange, quelque chose qui nous agace parce qu'on est impuissant. Personne

(suite p. 2, col. 3)





## La traîne-sauvage (\*)

Dès le prologue de *La traîne-sauvage* Rosine Crémieux traite du comment et du pourquoi de son dialogue avec son coauteur Pierre Sullivan. Tous les deux sont psychanalystes, réunis par une connivence peut-être d'autant plus forte que leurs racines et leur histoire sont différentes.

Le titre *La traîne-sauvage* les unit en premier lieu. C'est l'évocation d'un même souvenir d'enfance au Québec, une descente en traîneau, qu'il nomme « la traîne-sauvage » mais pour notre camarade cette expression lui rappelle alors avec violence les trains de la déportation. « Une coïncidence sonore a rassemblé en un instant mon passé insouciant et votre mémoire blessée » annonce d'emblée Pierre Sullivan. Un bout de nuage, une odeur, un mot – nous l'avons bien souvent éprouvé aussi nous ramène encore à notre passé concentrationnaire.

Mais après ? qu'en est-il de cette volonté dans le livre de « transfert de mémoire » ? Qu'en est-il de ces notes écrites au retour, flashs bruts, déjà dépersonnalisés et tenus à distance puis, dans cet ouvrage, commentées et par Rosine Crémieux et par Pierre Sullivan. Qu'en est-il pour ce dernier de son voyage avec sa femme et ses enfants à Ravensbrück ? Il se réserve, dit-il, d'en trouver les traces dans les années à venir. Qu'en est-il de ce voyage en commun au plateau du Vercors qui clôt le livre ? Les évocations de Ravensbrück, de Torgau, d'Abteroda, puis en mars 1945 de Markkleeberg, de l'évasion de Rosine avec quelques compagnes, au quatrième jour d'un convoi, qu'on appela plus tard « marche de la mort », permettront à ses compagnes de convoi de se retrouver, à des historiens de puiser des notations, voire des informations sur les conditions de vie dans les camps, sur des rencontres de déportées avec des prisonniers de guerre... Mais tel n'est pas le dessein de Rosine Crémieux. Qu'en est-il de ses amies de la grotte de la Luire, où elles furent ensemble infirmières, puis déportées, témoins et victimes des mêmes crimes, des mêmes violences ? Les survivantes sont réunies 50 ans plus tard à l'occasion d'un tournage télévisé sur cette tragédie. Rosine en parle longuement.

Une seconde lecture de ce livre éclaire les impressions premières. L'on est ému par la profondeur des sentiments de l'auteur pour ses parents ; on lui est reconnaissant du « ton allègre de ses descriptions », remarque Pierre Sullivan, et dit-elle « je retrouve plus facilement mes rires, notre camaraderie, nos chaussettes, mes découvertes »... La vérité est là, elle ne veut pas dramatiser.

Cependant en refermant ce court ouvrage – 150 pages – l'on reste quelque peu déconcerté tant par le cheminement de cette partition à deux voix, que par ce que nous délivre, ce que nous tait en fin de compte, Rosine Crémieux.

(\*) Rosine Crémieux & Pierre Sullivan. *La traîne-sauvage*. Flammarion, 1999, 89 F.

Faudrait-il que le lecteur soit lui-même psychanalyste pour en découvrir tous les détours ?

Denise Vernay

Et merci à Annette Wieviorka pour son *Auschwitz expliqué à ma fille*. Un sans faute, clair, précis, complet autant que faire se peut, paru au Seuil, 60 p., 39 F.



## VIENT DE PARAÎTRE

Le thème 1999-2000 du Concours national de la Résistance et de la Déportation portant sur la déportation, Anise Postel-Vinay nous informe que la PEMF (Publications de l'Ecole Moderne Française) vient de rééditer en 1999, sous la référence brochure BT2 :

« La Déportation  
Le Système des camps  
de concentration nazis. »

Rappelons que ce petit livre (80 p.) conçu par le général André Rogerie, ancien déporté, a été mis en forme par une équipe d'enseignants.

Pour se le procurer (46 F, franco de port) :

P.E.M.F. – Parc de l'Argile, Voie E

06376 Mouans-Sartoux Cedex

Tél. : 04 92 92 17 57

Fax : 04 92 92 18 04

## Des Stèles, des Monuments (suite)

n'est dans l'impuissance. Si le cauchemar s'est dissipé, c'est grâce à des personnes qui avaient décidé de lutter contre l'impossible ! C'est une leçon à retenir. Ne plus retomber dans la même erreur. Plus jamais.

Mais le devoir de mémoire s'arrête-t-il ici ? Respect ! Les oublierait-on si vite, nos héros ? Est-ce donc cela être reconnaissant ? Passer, indifférent, devant une plaque, banale au premier abord, mais nécessaire dès que son sens nous a été révélé ? Il est des situations où les mots ne suffisent pas. Je crois que c'en est une. Un œil intérieur doit s'ouvrir, vigilant, prenant garde au passé autant qu'au futur, sans épiéter sur le présent. Pour que tout cela ne soit pas vain, qu'au moins on leur accorde une dernière satisfaction, à nos sauveurs, un souhait, qu'on ne leur crache pas dessus en passant, méprisant devant leur mémoire ! Ne pas faire l'erreur qui un jour, une fois de trop, une erreur qui n'aurait jamais dû avoir lieu, prenne vie...

Aujourd'hui, l'intolérance revient. Elle prend différentes formes, visages, partis, sous des masques plus ou moins discrets... Ces plaques nous appellent, elles hurlent ; on ne les entend pas. Elles veulent le prévenir, mais déjà le racisme s'insinue ça et là, comme une vermine qui pourrit un corps encore jeune... Il est là. Alors pour que nos enfants, nos familles ne soient pas victimes d'une nouvelle horreur indescriptible, d'une vérocité incroyable, COMBATTONS LE !

Florence Daupias  
Classe de 3<sup>e</sup>  
Collège Henri Wallon  
92240 Malakoff.

## RECHERCHES

Qui a connu **Marcelle Rivière, née Quérois** ? Internée à Dresde, Waldheim, Cottbus (août 1943) où elle est jointe au convoi parti de Fresnes le 10 août 1944 et enfin déportée à Ravensbrück le 21 novembre 1944. Elle y meurt officiellement le 25 février 1945.



Qui a connu **Claude Rodier-Virlogeux** décédée à Ravensbrück en novembre 1944 ?

Qui pourrait donner des renseignements sur « **Nadeige** » qui aurait été une amie de Claude Rodier-Virlogeux ?

Ecrire à l'ADIR.

## ERRATUM

Nous présentons nos excuses à notre conférencier. Nous espérons que nos lecteurs et lectrices auront d'eux-mêmes rétabli la ligne qui a sauté dans la présentation des ouvrages publiés par Jean-Louis Crémieux-Brilhac. C'est, bien sûr, « *La France Libre* – De l'appel du 18 juin à la Libération » (Gallimard, 1996) qui a été doublement couronné en 1997. (V.V. n° 265, au bas de la 1<sup>re</sup> col. p. 1)



## IN MEMORIAM

### SYLVIE CORDIER (1923-1999)



Le 1<sup>er</sup> novembre 1942, Sylvie (née Marie Girard) vient d'avoir 19 ans et trouve enfin le moyen de « travailler » contre les Allemands, avec le groupe naissant des jeunes de l'OCM (Organisation civile et militaire).

Une camarade de l'OCMJ, Marie Chammings, auteur du livre *J'ai choisi la tempête* (éd. France Empire, 1984), fait sa connaissance : « Une très grande jeune fille brune aux yeux clairs, avec des sourcils durs, mais une bouche très tendre, et surtout, un port de reine... : elle ne ferait qu'un travail mûri, pesé, nécessaire. » Sylvie Cordier accomplit en effet un travail de secrétariat important, jusqu'à remplacer un des dirigeants arrêté. En outre, elle mit sur pied, avec Marie Chammings, Marie-Hélène Lefaucheux et d'autres un service social pour l'aide aux familles des camarades arrêtés. Il existait alors un « Comité d'Aide aux Déportés », le C.A.D.

Le 31 juillet 1944, après deux ans de la vie harassante des résistants à temps complet, Sylvie est arrêtée à son tour. Secrétaire nationale adjointe de l'OCMJ à cette époque, elle connaissait tout de l'organisation, tous ses dirigeants, et elle fut abominablement torturée : baignoire, nerf de bœuf, coma après avoir été écartelée, jambe et bras attachés aux pieds d'un bureau. Réveil dans un hôpital où on lui a remis la hanche et le bras déboîtés. Elle n'avait pas parlé.

Quelques jours après, tenant à peine debout, elle est déportée à Ravensbrück par le train du 15 août 1944. Elle est donc une 57000 qui sera envoyée à Torgau le 2 septembre, renvoyée à Ravensbrück pour refus collectif de travail, et jointe au transport de représailles de Königsberg le 15 octobre. Elle y contracte le typhus et est renvoyée à Ravensbrück avec un groupe de malades le 20 novembre. En février 1945, elle souffre de dysenterie, d'avitaminose, d'un œdème généralisé et d'une pleurésie. Le 2 mars, elle subit une des premières « sélections » générales où elle tente, en vain hélas, de sauver Madame Emilie Tillion. Elle-même, malgré son extrême pâleur et sa démarche encore claudicante, échappe à la désignation mortelle. Le 25 avril, Sylvie Cordier est libérée par la Croix Rouge Suédoise. Malade, elle sera admirablement soignée en Suède jusqu'au 10 juillet, date de son retour en France. Mais le 22 août elle a une rechute de pleurésie et en novembre, elle est envoyée au sanatorium de Sancellemoz.

Sylvie finit par se remettre, elle se marie et a la grande joie d'avoir des enfants et des petits-enfants qu'elle adore. Hantée par son douloureux passé, elle n'en parlera jamais. Elle regarde avec effroi le monde qui continue de se déchirer et elle est présente à tous les drames de l'après-guerre : guerre d'Algérie, pénurie en Pologne, famine en Afrique. En dépit de ses problèmes de santé qui ne cesseront jamais, elle apportera son aide immé-

diante et efficace aux victimes de ces drames que le hasard lui enverra. Sylvie aide aussi discrètement des camarades de déportation en difficulté : mobilier, vêtements, alimentation, pharmacie, bonnes adresses, les dépannages sont faits en un rien de temps et toujours avec ce grand rire qui met les gens à l'aise.

Sylvie aimait ses semblables comme elle aimait son pays. Un petit billet à ses parents jeté du train du 15 août disait ceci : « Parents bien-aimés... Je n'ai qu'un seul amour, celui de ma France et celui de ceux qui ont fait de moi une bonne Française. Merci, merci, je vous adore. »

Sylvie Cordier était Chevalier de la Légion d'Honneur, médaillée de la Résistance et Croix de Guerre 39-45.

Anise Postel-Vinay

### ANASTHASIE TURPIN-WALK



Nanette, pour beaucoup d'entre nous, nous a quittées le 18 août à Versailles où elle résidait depuis de nombreuses années.

C'est dans cette ville qu'elle entre dans la Résistance dès les premiers mois de l'occupation. Ses fonctions au Central téléphonique lui permettaient alors de recueillir d'importants renseignements sur l'armée allemande qu'elle transmettait à son réseau des PTT.

Elle est arrêtée dès novembre 1940 et accusée d'avoir falsifié des documents allemands et d'avoir facilité les déplacements de nuit du personnel du Central en lui fournissant des laissez-passer. Le Tribunal militaire de Saint-Cloud la condamne le 5 février 1941 à trois cents jours de prison.

Arrêtée à nouveau le 30 août 1943 par la Gestapo qui l'accuse d'appartenir au bloc gaulliste et d'avoir transmis des renseignements d'ordre militaire, en particulier sur le trafic de la base aérienne de Villacoublay. Peu de jours avant son arrestation, cette base avait été bombardée et avait subi de gros dégâts : avions détruits – mort de soldats.

Après plusieurs mois d'emprisonnement en France, à Fresnes et à Romainville, elle part dans le convoi du 13 avril 1944 pour Ravensbrück où elle devient le stück 35488.

Toutes celles d'entre nous qui ont connu Nanette n'ont pas oublié sa gaieté, son dynamisme, son enthousiasme indomptable. Elle était toujours ainsi au camp lorsque Maman et moi l'avons retrouvée au milieu d'un petit groupe de Versaillaises devenues *Ravensbrückoises* par les bons soins de la Gestapo. Alors que nous étions expédiées dans un Kommando elle resta au camp d'où elle fut évacuée par la Suisse le 18 août 1945.

A Ravensbrück nous nous étions dit au revoir un matin lourd de tristesse. C'est le cœur plein de souvenirs que je lui ai dit au revoir en ce matin d'août ensoleillé.

Jacqueline Fleury-Marié

### ELIANE JEANNIN-GARREAU



Eliane Jeannin-Garreau nous a quittées le 15 juin 1999.

Née à Bayonne en 1911, elle devient après des études classiques, élève de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, section peinture,

puis à la suite de revers de fortune familiaux, doit se résoudre à travailler dans une grande banque.

Ayant entendu le 18 juin 1940 l'appel du général de Gaulle, elle adhère en 1941 à une filière de la résistance, l'OCMJ (Organisation civile et militaire des Jeunes), remarquablement présidée par Charles Verny, alors âgé de 20 ans et diplômé des Sciences politiques.

Arrêtée à son domicile le 31 août 1943 et livrée par la police allemande des frontières à la Gestapo, elle est incarcérée à Fresnes. Interrogée, torturée, elle réussit à taire le nom et les activités de son groupe. A la fin de 1943, elle fait partie des femmes dirigées vers Compiègne où elles rejoignent d'autres internées de province. Elles constitueront le premier grand convoi de femmes, les 27000, destiné, comme les suivants, au remplacement dans les usines d'armement du Grand Reich du personnel masculin mobilisé.

Dans l'entassement de notre quarantaine au bloc 22 de Ravensbrück, elle m'a révélé mes facilités pour le dessin et encouragée à continuer l'expérience qui m'a permis de remettre au Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon les silhouettes exécutées sur toutes sortes de papiers avec des crayons subtilisés par mes camarades. Je lui dois depuis les meilleurs moments de mon existence.

A la mi-avril 1944, nous sommes expédiées, dans un contingent de 220 Françaises, à Holleischen pour travailler dans la poudrerie des usines Skoda dissimulée dans la forêt sudète, à la fabrication et à l'expédition des munitions anti-aériennes du front italo-allemand. Elle prend alors, avec toutes, sa part active au sabotage du travail imposé, en dépit des risques encourus (trois de nos camarades furent hélas pendues à Flossenbürg quinze jours avant notre libération) jusqu'au 5 mai 1945, date de notre délivrance par un coup de main d'une cinquantaine de militaires polonais égarés dans notre forêt. Nous serons rapatriées par l'intermédiaire des Américains le 15 mai.

Réduite à 37 kg, très éprouvée dans sa santé, Eliane sera immobilisée au foyer qu'elle a créé avec un époux digne d'elle. A 43 ans elle met au monde sa fille Anne, si conforme à ses merveilleux parents, et qui lui a donné les deux petits-enfants qui furent la joie de son existence.

Eliane était membre de l'ADIR, seule association qui, sous la présidence toujours actuelle de Geneviève de Gaulle Anthonioz, prolonge au-delà de toute considération politique ou sociale, notre solidarité totale de la déportation et le même idéal qui ont permis aux survivantes françaises de rentrer.



## Eliane Jeannin-Garreau (suite)

Nous avions fait connaissance dans le car qui nous transportait de Fresnes à Compiègne. Nous avons partagé, lors de notre quarantaine, l'effarement indigné de ce premier contact avec le régime concentrationnaire nazi. Notre amitié, basée sur la totale similitude de notre foi chrétienne, de notre idéal patriotique et de notre respect des droits de l'homme, est demeurée inchangée en dépit des séparations imposées par ses déficiences physiques et mon grand âge. Il nous suffisait d'entendre nos voix au téléphone pour nous retrouver instantanément dans l'harmonie et la profondeur de nos liens fraternels. Accompagnée jusqu'à la fin par son époux, elle est morte en paix dans l'espérance de sa foi chrétienne et dans le sentiment d'avoir servi au maximum son sens de la patrie et l'amour de ses semblables.

Eliane Jeannin-Garreau a laissé deux ouvrages remarquables, témoignages destinés aux générations futures : *Ombres parmi les ombres*, publié en 1991, auquel fut décerné en mai 1992, le prix d'histoire générale de l'Académie française, médaille d'argent. *Les cris de la mémoire* dont les dessins exécutés en 1989 et publiés en 1994 ont permis avec force de mieux faire connaître une expérience concentrationnaire terrifiante, demeurant pour l'essentiel incommunicable.

A cela s'ajoute un ensemble de dessins exécutés au bloc 22 et remis en Suède à M. Nathan par une camarade qui avait réussi à les conserver après notre départ pour Holleischen. Ce don lui avait été fait en reconnaissance du merveilleux accueil réservé par son pays à nos camarades libérés de Ravensbrück. Cinquante ans plus tard, Eliane devait retrouver ses dessins envoyés par ce même

M. Nathan à Ravensbrück, à l'occasion du jubilé de la libération. Ils vont être présentés à Ravensbrück lors d'une exposition en l'an 2000.

Lieutenant des Forces françaises combattantes, Eliane était Officier de la Légion d'Honneur, décorée de la Croix de Guerre et de la Rosette de la Résistance.

Si l'ADIR m'a priée d'adresser à son mari et à sa fille ses profondes et compréhensives condoléances, je me permets de les assurer de ma fidélité à leur égard dans la pensée de notre chère Eliane.

Jeannette l'Herminier  
27459 à Ravensbrück  
50412 à Holleischen

## LYDWINE STABILE



Lydwine Stabile, est décédée, à Metz où elle avait été internée avant de passer par Sarrebrück, le 25 mai 1999 à l'âge de 85 ans.

Sa vie a été un exemple de courage. Courage dans sa jeunesse pour aider sa famille, courage dans la résistance, dans l'enfer de la détention, courage lorsque la maladie l'atteignit. Elle souffrait parfois beaucoup, elle ne se plaignait pas.

Lydwine, petite silhouette menue et discrète, paraissait fragile. En fait, elle était animée d'une grande force intérieure qui lui venait de l'amour des autres et de l'amour de Dieu. Elle nous a quittés et son corps douloureux est apaisé, son âme est entrée dans la lumière. Elle va beaucoup manquer à sa famille, à ses amis.

Elle avait intégré l'ADIR il y a de nombreuses années sous la présidence de notre regrettée Andrée François et était notre très active trésorière, toujours prête à aider les autres. Elle était notre amie.

Lydwine Stabile était titulaire de la Médaille militaire et de la Croix de guerre.

Denise Place  
Déléguée de Metz

## CARNET FAMILIAL

### NAISSANCE

Charlotte, deuxième arrière petite-fille de Gisèle Probst (27803), Vitry-le-François.

### MARIAGE

Caroline Triballeau, petite-fille de Suzon Hugonencq, avec Nicolas Doucerain, le 11 septembre 1999.

### DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous faire part du décès de :

Lydwine Stabile, Metz, le 25 mai 1999 ;

Eliane Garreau (27442), Issy-lès-Moulineaux, le 15 juin 1999 ;

Madeleine Martin (27764), Bordeaux, le 23 juillet 1999 ;

Françoise Archippe (27930), Montauban, juillet 1999 ;

Lucie Artus, Blaye, le 4 août 1999 ;

Anasthasie Walk-Turpin, Versailles, le 18 août 1999 ;

Andrée Le Tac (21000), Paris, le 1<sup>er</sup> septembre 1999.

### \* \* \* DÉCORATIONS \* \* \*

Germaine Tillion a été élevée à la dignité de Grand' Croix dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur.

Ont été promues Officier de la Légion d'Honneur : Yvette Sibiril (57000)

Lucienne Rolland.

*Faut-il remarquer qu'actuellement seules deux femmes ont été élevées à la dignité de Grand' Croix dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur : Geneviève et Koury ?*

## Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n<sup>os</sup> par an) : cotisation minimum 120 F.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,  
241, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N<sup>o</sup> d'enregistrement à la Commission paritaire : 31 739  
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N<sup>o</sup> 8028

## - ATTENTION - ATTENTION - ATTENTION - ATTENTION -

## Voyage du souvenir à Ravensbrück

**Les dates prévues sont modifiées :**

**du 14 avril au 17 avril 2000**

- Le calendrier 2000 prévoyait le 30 avril 2000 comme « Souvenir des Déportés ».
- L'Amicale allemande prévoit une manifestation commune le 17 avril après-midi.
- Le Comité International de Ravensbrück se réunira sur place à l'issue de la commémoration.

Nous attendons vos inscriptions et vous donnerons des précisions dans notre prochain *Voix et Visages*, sur la base des données parues en mai-juin dernier (coût, logement, transport...). Nous sommes navrées de ne pouvoir vous en dire plus actuellement.



# APPEL À TOUTES LES DÉPORTÉES ET – F.M.D. – INTERNÉES – F.M.D. –

Pour mener à bien l'étude sur les prisons et les lieux d'internement en France, la Fondation a besoin de votre coopération.

Il s'agit de lui renvoyer, comme certaines l'ont déjà fait, le questionnaire ci-dessous dûment rempli et de demander à toutes vos camarades d'en faire autant.

Adresse de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation :  
71, rue Saint-Dominique, 75007 PARIS.

\*\*\*



Nom, prénom :

.....

Adresse :

.....

.....

\* Coordonnées du lieu, ou des lieux, où vous avez été internée en France (noms, villes, département, dates...) en y joignant si possible des plans ou extraits de cartes.

\* Avez-vous un historique de ce(s) lieu(x) ou en connaissez-vous l'existence ?